

ORTHODOXIE

N° 184 | 📄 | DÉCEMBRE 2020

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE



Nouvelles

Dans quelques instants, je partirai vers Mirabeau, où nous célébrerons, plaise à Dieu, la Nativité du Sauveur, dans la chapelle de sainte Marie Madeleine.

Je souhaite à tous une fête dans la joie et la paix d'Emmanuel (Dieu avec nous)

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- HOMÉLIE POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR
- DORMITION DE L'ÉVÊQUE TARAISE
- LE CHRISTIANISME NE DOIT PAS CHANGER ...
- CELUI QUI CROIT ...
- DANS LA VIE DE SAINT ONUPHRE
- DE LA VIE DE ST. EPHRÈM LE SYRIEN
- LA PRIÈRE D'ANNE
- LETTRE D'INNOCENT DE ROME
- LE TOMBEAU DE STE. EUPHÉMIE
- REBÂTISSEMENT DU TEMPLE
- LA RUSSIE AUTREFOIS

La Vierge enfante en ce jour le Créateur de l'univers. La grotte devient le paradis, l'étoile annonce le Christ, pour ceux des ténèbres vrai Soleil. Les mages, illuminés par la foi, se prosternent avec leurs dons. Les bergers contemplant la merveille, tandis que les anges entonnent leur chant et disent : Gloire à Dieu au plus haut des cieux.

Apostiche de la fête



+ TARAISE +

évêque de Berria et
Naousa

Né le 12 juillet 1933 à Pigi,
Trikala.

Entré comme postulant au
monastère de la
Transfiguration à Kouvara
le 10.10.1948
et reçu comme novice le
25.2.1951.

Ordonné hiérodiaque le 14
août 1957 et hiéromoine le
5 mai 1963

Sacré évêque le 25 juin
1995 dans la cathédrale
de la Sainte Trinité
d'Ilioupolis, à Athènes.

HOMÉLIE POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

saint Léon pape de Rome

Les fidèles, qui méditent les choses divines, mes chers frères, tous les jours de leur vie et en tout temps, s'occupent souvent du mystère ineffable de la Naissance de notre Seigneur Jésus Christ qui a pris un corps dans le sein d'une Mère toujours Vierge. Cette méditation élève l'âme à la connaissance de son auteur, et lui attire ses grâces, soit qu'elle s'y exerce par les gémissements d'une humble prière, soit par le tribut de louanges qu'elle lui donne, soit par l'oblation du saint sacrifice. Il n'y a point d'objet dont l'esprit se nourrisse plus souvent et avec plus de plaisir, que de la contemplation de la Naissance éternelle du Fils de Dieu dans le sein de son Père, et de celle qu'il a voulu prendre dans le temps en naissant vraiment homme parmi nous. La fête que nous célébrons en ce jour est particulièrement instituée pour honorer cette Nativité que le ciel et la terre adorent également. La lumière nouvelle qui brille dans les airs semble donner à nos sens un rayon de clarté pour mieux approfondir cet ineffable mystère. L'entretien de l'ange Gabriel avec Marie qui en fut troublée, ne se représente pas seulement dans notre mémoire, on dirait que nous en sommes témoins, et que cette conception opérée par la vertu de l'Esprit saint, si merveilleusement annoncée et acceptée, vient de s'accomplir. Aujourd'hui le Créateur du monde est sorti du sein d'une Vierge : l'auteur de toutes les créatures qui sont dans l'univers est devenu le Fils de celle qu'il avait formée. C'est aujourd'hui que le Verbe de Dieu s'est montré au monde, revêtu de la chair de l'homme. Celui que les yeux n'avaient jamais vu, s'est rendu visible et même palpable. C'est aujourd'hui que les bergers ont appris par la voix des anges, que notre Sauveur était né avec un corps et avec une âme semblable aux nôtres. C'est aujourd'hui que les pasteurs qui ont la conduite du troupeau du Seigneur, ont été instruits de la manière dont ils doivent prêcher ce mystère, afin de nous apprendre à chanter avec les esprits célestes : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté» (Lc 2,4).

Quoique cette enfance, que la majesté du Fils de Dieu n'a point dédaignée, soit parvenue par un accroissement insensible jusqu'à l'âge de l'homme parfait, et que tous les actes d'humilité que Jésus a opérés pour nous donner l'exemple, se soient terminés à sa mort suivie d'une glorieuse résurrection, néanmoins la fête de ce jour nous rappelle le souvenir de cet heureux moment où notre Seigneur Jésus Christ parut au monde né de la Vierge Marie; et en honorant la Nativité de notre Sauveur, nous célébrons en même temps notre naissance à la grâce. En effet, la naissance de Jésus Christ est l'origine du peuple chrétien, et le corps des fidèles naît en ce jour en même temps que son chef. Quoique les élus soient appelés chacun dans son ordre, et que les enfants de l'Eglise soient distingués par la succession des temps, cependant tous les fidèles qui sont sortis des eaux du baptême ont été engendrés avec Jésus Christ à sa Naissance, de même qu'ils ont été crucifiés avec lui à sa Passion, qu'ils ont été ressuscités au jour de sa Résurrection, et qu'ils ont été placés avec lui à la droite de son Père, le jour de sa glorieuse Ascension au ciel. Tout homme, en quelque partie du monde que ce soit, qui est régénéré en Jésus Christ, devient un homme nouveau en renaissant à la grâce. Il est dépouillé de ce qu'il tenait du vieil homme par son origine; il sort de la famille de son père charnel pour passer dans celle de son Sauveur qui s'est fait homme lui-même, afin que nous puissions devenir enfants de Dieu : S'il ne se fût abaissé jusqu'à nous par cet anéantissement, personne n'eût pu s'élever jusqu'à lui par ses propres mérites.

Que la sagesse humaine ne répande point ici ses ténèbres sur les cœurs des élus ! que la poussière orgueilleuse des pensées terrestres ne s'élève point contre les vues élevées de la grâce de Dieu ! elle retomberait bientôt dans sa bassesse naturelle. Ce qui avait été résolu de toute éternité a été accompli dans le temps à la suite des siècles. Les signes et les figures ont cessé à l'avènement de la vérité : la loi et les prophètes ont disparu en sa présence. Il avait été prédit qu'Abraham serait le père de toutes les nations, et que la bénédiction promise à sa postérité aurait son effet, afin que non seulement le peuple d'Israël, dont il était le père selon la chair et le sang, mais aussi la multitude des nations entrât dans l'adoption des enfants de Dieu pour participer à l'héritage de la foi. Qu'on ne s'amuse point à des questions frivoles, et qu'on ne juge point des œuvres du Seigneur par les règles de la prudence humaine; nous croyons en Dieu avec Abraham; nous n'avons aucun doute sur ce qu'il a révélé, et nous sommes pleinement persuadés que le Très-Haut est assez puissant pour accomplir tout ce qu'il a promis.

Ce n'est donc, mes chers frères, par le concours d'aucun homme, mais par l'opération du saint Esprit, que le Sauveur est né sans être sujet à la condamnation prononcée contre le premier prévaricateur. Jugez, par la grandeur du bienfait que ce mystère nous apporte, du respect et de la reconnaissance qu'il exige de nous. Aussi l'Apôtre nous enseigne-t-il «que nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits» (I Cor 2,12). Nous ne pouvons l'honorer dignement et lui rendre le culte qui lui est dû, qu'en lui offrant ce qu'il nous a donné le premier. Mais que pouvons-nous puiser dans les trésors de la libéralité de Dieu, de plus convenable à cette fête, que la paix qui nous a été annoncée par les anges à la Naissance de notre Sauveur ? C'est elle qui forme les enfants de Dieu, qui nourrit la charité et conserve l'union dans les cœurs. Elle est encore le repos des bienheureux : elle fait la félicité des demeures éternelles. Son effet propre et le grand bien qu'elle procure, c'est d'unir à Dieu ceux qu'elle sépare du monde. C'est pourquoi l'Apôtre nous invite à jouir de ce bonheur lorsqu'il nous dit : «Etant donc justifiés par la foi, ayons la paix avec Dieu par Jésus Christ notre Seigneur» (Rom 5,1). Dans cette courte maxime se trouvent compris les heureux effets que produit l'observance de presque tous les commandements, parce que toutes les vertus ne peuvent manquer de se trouver réunies dans l'âme où il régnera une paix véritable. Or, mes chers frères, qu'est-ce que d'être en paix avec Dieu, si ce n'est de vouloir tout ce qu'il ordonne et de s'abstenir de tout ce qu'il défend ? Si l'amitié humaine exige de la conformité dans les sentiments, de l'union dans les volontés; si la différence des caractères empêche des amis de vivre constamment en bonne intelligence; comment serait-il possible de goûter les douceurs de la paix de Dieu, quand on aime ce qui lui déplaît et qu'on cherche son plaisir dans l'usage des choses que nous savons qu'il défend ? Ce n'est pas là l'esprit des enfants de Dieu, et la dignité de leur adoption s'oppose à une pareille conduite. Que la race choisie et royale réponde donc à la noblesse de sa régénération ! qu'elle aime tout ce que son père aime ! que ses sentiments soient toujours conformes à ceux de son Créateur, de crainte qu'elle n'entende encore ce reproche du Seigneur : «J'ai engendré des enfants, je les ai élevés en gloire, et ils m'ont méprisé. Le bœuf reconnaît celui à qui il appartient, et l'âne se rend à l'étable de son maître, mais pour Israël il ne m'a point connu, et mon peuple n'a point compris mes voies» (Is 1,2-3).

Il est grand, mes chers frères, ce bienfait de l'Incarnation du Verbe ! il est incompréhensible et au-dessus de tous les autres dons. Quelle grâce Dieu fait à l'homme en l'appelant son fils et en lui permettant de l'appeler son Père ! ces noms si tendres nous font sentir et comprendre quelles sont les affections qui peuvent nous élever à une si grande dignité; car si parmi les hommes les vices déshonorent plus honteusement ceux qui sont nés de parents illustres, et qui, dégénérant de la vertu de leurs aïeux, se rendent indignes du nom qu'ils portent, quelle sera la destinée et la honte de ceux qui ne craignent pas d'être séparés de l'alliance de Jésus Christ, à cause de l'amour du monde qui les domine ? Si c'est un honneur dans le monde que la gloire des pères rejaillisse sur leurs enfants, combien n'est-il pas plus glorieux à des enfants de Dieu de porter en eux l'image de leur Père et de représenter dans leur personne l'image de celui qui les a créés ? puisque le Seigneur dit lui-même : «Que votre lumière luise devant les hommes, que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel» (Mt 5,16). Nous savons aussi, comme le dit l'Apôtre saint Jean : «que tout le monde est plongé dans le mal» (Jn 5,19), que le démon et ses anges font tous leurs efforts, par les embûches qu'ils nous dressent et par les tentations qu'il nous suscitent, pour faire succomber sous le poids de l'adversité ou corrompre par la prospérité l'homme qui travaille à gagner le ciel. Mais celui qui est avec nous et en nous est plus fort que celui qui combat contre nous. Il n'y a point de coups qui puissent blesser, ni d'assauts qui puissent renverser ceux qui ont la paix avec Dieu, et qui disent à ce bon Père de tout leur cœur : «Que votre volonté s'accomplisse !» (Mt 6,10)

Lorsque nous nous accusons de nos fautes dans nos confessions et que nous refusons notre consentement aux concupiscences de la chair, nous excitons contre nous la haine et la fureur de l'auteur du péché, mais nous rendons inébranlable la paix que nous avons avec Dieu, en secondant la grâce qu'il nous donne; et ainsi, nous ne sommes pas seulement soumis à notre Roi par l'obéissance que nous lui devons, nous ne faisons qu'un avec lui, en prenant son jugement pour la règle du nôtre. Alors pensant comme lui, voulant comme lui tout ce qu'il veut, condamnant tout ce qu'il condamne, il parera lui-même les coups de nos ennemis. Puisqu'il nous donne la volonté de combattre, il nous donnera aussi la grâce de vaincre, afin que, coopérant au secours qu'il nous accorde, nous puissions chanter dans la ferveur de notre foi

avec le Prophète : 'Le Seigneur est ma lumière et mon salut. Qui pourrais-je redouter ? je suis sous la protection du Seigneur. Il est le défenseur de ma vie. Y a-t-il quelqu'un que je puisse craindre ?' (Ps 26,1)

Ainsi, mes frères, «que ceux qui ne sont point nés du sang, ni de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu» (Jn 1,13), offrent à leur Père des cœurs de fils unis entre eux par le lien de la paix; qu'ils règlent leurs sentiments sur ceux de notre Seigneur Jésus Christ dont l'adoption les a rendus les membres. Il n'est point venu pour faire sa volonté, mais celle de celui qui l'a envoyé; et la grâce du Père qui nous a appelés, veut que tous ses héritiers d'adoption vivent en bonne intelligence dans l'union d'un même esprit, d'un même cœur, n'ayant qu'un seul amour. Nous avons été formés sur la même image, nous devons donc tous être unis par les mêmes affections. Le jour de la Naissance du Seigneur est pour nous le jour de la paix. L'Apôtre nous dit : «Que c'est lui qui est notre paix; que c'est lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un» (Ep 2,14) : puisque, Juif ou Gentil, c'est par lui que nous avons accès vers le Père dans un même esprit.



C'est aussi la doctrine que notre divin Sauveur recommanda particulièrement à ses disciples dans le discours qu'il leur fit le jour qui précéda celui de sa Passion, lorsqu'il leur dit : «Je vous donne ma paix. Je vous laisse ma paix» (Jn 14,27). Et de crainte que sous ce nom général de paix ils ne comprissent point quelle était celle qu'il leur donnait, il ajouta : «Je ne vous donne point la paix comme le monde la donne» C'est comme s'il leur avait dit : le monde n'a pas de vraies amitiés; et ceux qu'il unit sont trop souvent enchaînés par les liens d'un amour criminel. Il y a des personnes qui ont de l'inclination pour les mêmes vices, et qui se ressemblent par cette conformité de désirs qui produit les mêmes affections. Si par hasard il se trouve parmi les Juifs, les hérétiques et les païens des hommes qui aient de l'éloignement pour les choses mauvaises et honteuses, et qui même bannissent de leurs cœurs tout ce qui leur paraît illicite, ils peuvent bien avoir la paix du monde, mais jamais ils n'auront l'amitié de Dieu; car la paix des vrais enfants de l'Église et des fidèles éclairés par l'Esprit saint vient d'en haut et conduit à Dieu. Elle nous défend tout commerce avec ceux qui aiment le monde; elle nous fait résister à tous les obstacles qui s'opposent à nos bons desseins, et nous fait mépriser les vaines joies du siècle pour ne chercher que les plaisirs véritables. Notre Seigneur le dit clairement par ces paroles : «Où est votre trésor, là est aussi votre cœur» (Mt 6,22). Cela signifie que si vous aimez les choses de la terre, vous ramperez avec elles dans la bassesse des intérêts matériels; mais que si l'objet de vos désirs est au ciel, vous parviendrez à ce bienheureux séjour. Puisse l'esprit de paix nous y conduire, après nous avoir réunis ici-bas, par la conformité des mêmes désirs, des mêmes sentiments dans la foi, l'espérance et la charité ! «car tous ceux qui sont animés de l'Esprit de Dieu sont vraiment les enfants de Dieu» (Rom 8,14), qui vit et règne avec le Fils et le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

LE CHRISTIANISME NE DOIT PAS CHANGER AVEC L'ESPRIT DE CHAQUE ÉPOQUE

Saint Théophane le Reclus

Je ne peux pas du tout être d'accord avec votre opinion ... comme si le christianisme pouvait changer ses dogmes, canons, offices sacrés pour répondre à l'esprit de chaque époque et s'adapter aux goûts changeants des fils de cet siècle comme s'il était possible d'y ajouter ou d'en supprimer quelque chose. Le christianisme doit rester à jamais inchangé sans dépendre ni être dirigé par les esprits du temps.

Au contraire, le christianisme est ce qui conduit l'esprit du temps pour tout homme qui suit sa direction. Nous prêchons l'enseignement de notre Seigneur et Sauveur, Jésus Christ, des saints apôtres et de la sainte Église guidés par le saint Esprit. En même temps, nous veillons par tous les moyens à préserver cet enseignement complet et inchangé dans nos esprits et nos cœurs. Nous exprimons chaque pensée et utilisons chaque mot avec soin afin de n'occulter en aucune façon ce brillant enseignement divin. Personne ne peut faire autrement.

Pendant toute la période allant de sa première venue au monde jusqu'à sa parousie, le Christ a donné aux saints apôtres et à leurs disciples la loi suivante :

«Allez donc, faites de toutes les nations des disciples, en les baptisant au nom du Père et du Fils et du saint Esprit» (Mt 28,19). Cela signifie ne pas les enseigner selon la manière de penser personnelle mais selon le commandement du Christ et ceci jusqu'à la fin des temps. Puis Il ajoute : «Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde» (Mt 28,20).

Les apôtres ont reçu cette loi et ils ont sacrifié leur vie pour la garder. Et ils répondirent à ceux qui essayaient de les empêcher de la prêcher en les menaçant de mort :

«Qu'est-ce qui est juste aux yeux de Dieu : vous écouter ou L'écouter ? Vous êtes juges ! Quant à nous, nous ne pouvons nous empêcher de parler de ce que nous avons vu et entendu »(Ac 4,19-20).

Cette loi a été donnée par les apôtres à leurs disciples, elle a été reçue par ceux-ci et a une valeur éternelle dans l'Église de Dieu. En raison de cette loi, l'Église est le pilier et le fondement de la vérité. Vous voyez à quel point c'est stable ? Alors, qui est si éhonté pour changer quelque chose du dogme et de la loi chrétiens ? Comment quelqu'un pourrait-il être si impudent pour enfreindre la loi du Christ alors que cela conduit à la destruction des deux parties, des pasteurs et de leurs troupeaux ?

Le pouvoir salvatrice de la loi chrétienne ne dépend pas du tout de nous, mais de la volonté de Dieu du fait que Dieu a ordonné sagement le chemin bien tracé du salut. Il n'y a pas d'autre issue et il ne sera pas possible qu'il en existe une. Par conséquent, cela signifie que tout homme qui enseigne quelque chose de différent s'écarte du chemin véritable et se détruit lui-même et détruit ses disciples.

Le pape a changé de nombreux dogmes, gâté les sacrements, annulé les canons se référant à l'ordre ecclésiastique et à l'amendement de la morale. À partir de ce moment, tout a commencé à suivre un chemin contre la volonté de Dieu et est devenu de pire en pire.

Dieu nous sauve de la voie large ! Il est préférable d'aimer toutes les afflictions ordonnées par Dieu pour notre salut. Nous devrions aimer les dogmes chrétiens et faire en sorte que notre esprit soit obligé de ne pas penser aux autres. Nous devons aimer la morale chrétienne et nous servir de notre volonté en la forçant à porter le joug léger du Seigneur avec humilité et patience. Nous devons aimer tous les offices sacrés qui nous guident, nous corrigent et nous sanctifient. Nous devons habituer notre cœur à eux en le pressant de quitter les choses terrestres éphémères et de choisir celles éternelles et célestes.

Si vous avez bien compris cela, ne vous fâchez pas lorsque quelque chose de cet enseignement semble difficile. La seule chose que vous devriez rechercher est de vous assurer que c'est quelque chose qui vient du Seigneur. Après vous être assuré que cette chose appartient au Seigneur, recevez-la de tout votre cœur, aussi difficile et sévère que cela soit. Ne souhaitez faire aucun changement des dogmes et de la morale, mais restez à l'écart de cela comme vous restez loin du feu. Ceux qui pensent à de telles choses et attirent après eux les faibles ne peuvent échapper à ce feu. Amen.

Vous écrivez : «Quelqu'un parle continuellement de notre Seigneur Jésus Christ et de son sacrifice pour le salut. Il parle avec enthousiasme. Nous aimons l'écouter, c'est très attrayant

pour nous. Avez-vous vu s'il est orthodoxe ou d'une autre confession ? Peut-être avez-vous pensé que s'il parle du Christ Sauveur avec enthousiasme, il doit être l'un de nous, étant dans la vérité et prêchant la vérité. Vous avez été attiré par ces paroles et vous avez été induit en erreur. Il était peut-être orthodoxe, mais il s'en est séparé. C'est un hérétique !

Il peut prêcher le salut en Christ, mais pas comme il a été enseigné par le Christ et les saints apôtres. Il est certain que ceux qui sont égarés pensent détenir la vérité.

Les catholiques romains qui ont été les premiers à se séparer de l'Église pensent que la Vérité leur appartient exclusivement. Les protestants qui critiquaient la foi des catholiques à bien des égards au lieu de revenir à la vérité se sont encore plus égarés que les catholiques. Les Anglais n'aimaient pas le protestantisme allemand et s'en fabriquèrent un selon leur mesure, leurs opinions et non avec les vérités éternelles révélées par Dieu. De l'anglicanisme et du protestantisme sont apparus de nombreuses ramifications et les hérésies se sont multipliées.

Alors qu'en Occident, de nombreux types de religions différentes apparaissaient, en Orient, continuellement la foi orthodoxe, la véritable Église resta inchangée comme dans un coffret contenant la vérité divine. Tant de siècles se sont écoulés et la vérité a été préservée inaltérée et inchangée dans l'Orthodoxie jusqu'à ce qu'elle nous parvienne telle qu'elle a été prêchée par le Seigneur et ses apôtres. Nous trouvons le salut en Jésus Christ avec la bienveillance du Père et avec la grâce du saint Esprit. Nous avons le devoir de croire aux choses que Dieu a voulu nous révéler, sans ajouts ni coupures car elles sont préservées par la sainte Orthodoxie.

La foi seule ne suffit pas pour le salut. Elle doit être accompagnée d'une vie sainte selon les commandements de Dieu : «Tous ceux qui me disent : *Seigneur, Seigneur* n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais seulement celui qui fait la volonté de mon Père qui est en le ciel» (Mt 7, 21). Et la volonté de Dieu est exprimée par ses commandements :

«Celui qui m'aime, c'est celui qui retient mes commandements et les applique. Mon Père aimera celui qui m'aime ; moi aussi, je l'aimerai et je me ferai connaître à lui.» (Jn 14,21-23)

Selon la parole de Dieu, la foi et les actes ont une importance égale. Personne parmi eux n'a de primauté. Afin d'avoir une foi juste et des actions saintes, il est nécessaire d'avoir la grâce divine. (cf. Ép 2,8) Les sacrements sont des fleuves de la Grâce divine qui déversent de l'eau vive sur les croyants.

Il n'y a pas d'autre possibilité, pas d'autre moyen pour quelqu'un de recevoir la grâce divine. Quiconque prêche d'une autre manière est d'une autre foi et il est égaré. La foi, une vie vécue conformément aux commandements divins, la grâce divine – donnée par les saints sacrements – et le clergé ordonné par le Seigneur sont nécessaires au salut.

Les vrais chrétiens ont toujours senti de tous temps jusqu'à nos jours qu'ils vivaient en communion avec les autres croyants, unis à l'Église. Nous considérons l'Église comme notre Mère. Et c'est vrai le mot qui dit pour qui l'Église n'est pas une Mère, Dieu n'est pas un Père. Et si Dieu n'est pas son Père, alors qui d'autre ?

La participation à la vie de l'Église et l'accomplissement du salut en son sein impliquent certains devoirs de chaque croyant : croire comme toute l'Église le fait et l'a fait depuis le début jusqu'à nos jours, rechercher chaque pensée qu'il a ou celle qui lui est étrangère selon ses critères et ne pas permettre le moindre désaccord avec l'enseignement de l'Église car l'Église est le pilier et le fondement de la Vérité. (Tim 3,15)

Version française : Claude Lopez-Ginisty

Un homme de bien peut être éprouvé par l'affliction, mais il ne peut être abattu,
parce que la puissance de la parole de Dieu le soutient.

Saint Innocent pape de Rome

CELUI QUI CROIT ...

«Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné.» (Mc 16,16)

«Peu d'hommes comprennent un rhéteur philosophe, tandis que la parole d'un homme simple et sans art se fait entendre d'un grand nombre.» saint Grégoire de Tours (Histoire de France, préface)

Tâchons donc d'expliquer simplement ces paroles de l'évangile citées.

La condition pour être sauvé, c'est la foi et le baptême. Par le baptême nous entrons dans l'Église, qui est l'arche du salut, et dont l'arche de Noé est une image. Celui qui n'écoula pas Noé autrefois, – qui prêcha le déluge pendant cent ans, – ne fut pas sauvé, cela veut dire que celui qui ne croit pas sera condamné.

Il est écrit «celui qui ne croira pas sera condamné», et non «celui qui ne croira pas et ne sera pas baptisé, sera condamné». Le baptême est la voie normale, mais il peut avoir des exceptions bien sûr. Il y a des personnes qui croient mais n'ont pas la possibilité d'être baptisées. Par contre, celui qui croit mais méprise le baptême, tout en pensant pouvoir se sauver en se fiant à ses raisonnements et à ses propres forces, ressemble à celui qui méprisait l'arche de Noé et voulait se sauver à la nage. Tôt ou tard, il aura fini par être noyé !

Noé avait construit l'arche pour survivre au déluge et le Christ a fondé l'Église pour nous sauver. C'est en elle que se trouve tout ce qu'il faut pour le salut.

Ailleurs, il est dit : «étroite est la porte, resserré le chemin qui mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent.» (Mt 7,14) Trouver cette porte à notre époque, où il y a tant de pseudo-églises, c'est difficile, mais pour celui qui a une foi droite, tout est possible, sous-entendu que celui qui ne cherche pas vraiment le salut de l'âme, mais a d'autres intérêts, s'égare facilement.

Revenons. Celui qui croit sincèrement mais n'est pas encore baptisé, se trouve déjà sur le bon chemin mais il n'a pas encore atteint le but, dont le baptême est la condition. Laissons de côté les exceptions dont le Seigneur seul jugera.

L'apôtre Jacques parle de la foi par l'amour agissant. «Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les oeuvres ? La foi peut-elle le sauver ?» (Jc 1,14) Le baptême également est mort, s'il n'est pas vécu. La robe blanche du baptême symbolise l'habit de nocces qui nous permettra de participer aux nocces éternelles. Mais si cette robe est pleine de taches, ou fait défaut ?

Par le baptême, nous entrons dans l'Église terrestre, – qui est le champ de blé qui contient non seulement du blé mais aussi encore de l'ivraie, – mais également dans l'Église céleste, car l'Église n'est qu'une. Ne soyons pas scandalisés par l'ivraie. Le Christ «a son van à la main; il nettoiera son aire, et il amassera le blé dans son grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point.» (Lc 3,17)

Les apôtres constituaient bien l'Église primitive, malgré les faiblesses et même le traître (Judas). Il est question quelque part de «ceux qui étaient parmi nous mais n'étaient pas d'entre nous» et l'Apôtre parle «des faux frères qui s'étaient furtivement introduits et glissés parmi nous.» (Gal 2,4) Donc, ne nous heurtons pas aux faiblesses des fidèles, mais regardons où est vraiment l'arche du salut.

Concluons : Le baptême suppose la foi et la foi doit aboutir au baptême.

a. Cassien

Le monde vieillissant et chargé de vices ne sait pas supporter la fermeté d'un citoyen du ciel.

Dans la Vie de saint Léger d'Autun

DANS LA VIE DE SAINT ONUPHRE

fêté le 12 juin

Dès son plus tendre enfance, il entra – on ne sait comment – dans un monastère cénobitique. Lorsqu'il fut plus âgé, il partit pour le désert où il a vécu 60 ans sans voir personne. Il était nu mais son corps qui couvrait par sa barbe longue qui touchait la terre ainsi que par sa chevelure et ses poils longs.

Le saint moine Paphnuce a découvert ce grand saint qui lui raconta sa vie sainte et désertique.

Quand il était donc tout-petit, 5-6 ans, et il vivait dans la communauté monastique, il s'est passé ceci : en tant que petit enfant, il mangeait plus souvent que les autres pères. Lorsqu'il avait faim, il accourait au serveur et lui demandait du pain, des olives, des fruits ... Pourtant, le serveur a noté une fois qu'il prenait du pain plus souvent et après il disparaissait.

Peut-être nourrit-il quelque petit animal, a-t-il pensé. Cela continua pendant une semaine à peu près.

Que j'aie voir, pensa le moine serveur, où amène-t-il ce que je lui donne.

En effet, il t'a suivi et l'a vu entrer dans le catholicon (l'église centrale) du monastère et fermer la porte derrière lui.

Il a vite couru à la fenêtre et avec tout ce qu'il a vu, il a écarquillé les yeux ... Le petit discutait avec le divin Enfant qui se trouvait dans les bras de la Mère de Dieu de l'iconostase !

«Je t'ai apporté du pain aujourd'hui aussi,» disait-il au petit Jésus, «d'autant plus que personne ne te nourrit ... ni ta maman non plus ...»

Il a tendu la main et lui a donné une tranche de pain.

Seigneur Jésus Christ qui était un jeune enfant dans la sainte icône, a tendu sa petite main, prit le pain, et comme il retira sa petite main avec le petit pain, celui-ci a disparu dans l'icône.

Aussitôt, le moine serveur, l'âme remplie de surprise et d'effroi, accourut à l'higoumène et lui raconta ce qui s'est passé. Alors, l'higoumène a ordonné de ne pas du tout donner de pain à l'enfant et lorsqu'il leur en demanderait d'un air suppliant, de lui dire :

«Va demander de te donner du pain Celui que tu nourrissais jusqu'à hier.» L'autre jour, le petit Onuphre, voyant qu'on ne lui donne pas de pain et qu'on l'envoie en demander à celui qu'il nourrissait jusqu'alors, a couru immédiatement dans l'église et tout en allant devant l'icône, a dit au petit Jésus :

«Mon petit Jésus, on ne me donne pas de pain et on me dit de te dire de me donner du tien. Maintenant oit vas-tu en trouver, je ne sais pas.»

Ensuite – quel miracle ! – le divin Enfant a tendu sa petite main par les bras de sa Mère toute sainte et lui donna un pain tellement grand qu'il ne pouvait pas le soulever ! En plus, il sentait tellement bon que cet effluve céleste s'est répandu non seulement dans l'église mais aussi dans tout le monastère et dans les environnants.

Tout surpris et tout ébloui par les faits advenus, les moines ont vu Onuphre de cinq ans qui faisait sortir ce grand pain s'y donnant beaucoup de mal. Deux moines ont taché de l'aider mais le pain était très lourd. Ils en mangeaient pendant plusieurs jours, ils étaient repus, pourtant le pain céleste restait inépuisable, ce que notre Église affirme au saint culte : (l'agneau de Dieu) «toujours mangé et jamais épuisé.»

Dès lors on respectait beaucoup le petit Onuphre car on s'était rendu compte que sa sainteté augmenterait en proportion de son âge. Il deviendrait un grand saint ...

D'un tel pain céleste se nourrissait saint Onuphre lorsqu'il avait vécu toute une durée de soixante ans dans le désert.



DE LA VIE DE SAINT EPHRÈM LE SYRIEN

Il n'y en a point eu qui ait mérité de si grandes louanges, ni qui ait fait si grand honneur à l'Eglise qu'Ephrem. Il était de Nisibe ville de Syrie, ou des environs. Il s'accoutuma dès sa plus tendre jeunesse aux exercices de la vie monastique. Bien qu'il n'eut point de maître, et qu'on ne s'attendît pas qu'il dût jamais devenir savant, il comprit de lui-même les plus difficiles questions de la philosophie, et se fit un style rempli de tant de figures, et d'ornements, et enrichi de tant de pensées sublimes, qu'il n'y a rien qui ne soit fort au dessous, dans tous les ouvrages des anciens Grecs. Si l'on avait traduit en syriaque les livres de ces auteurs, ils n'auraient plus rien d'agréable dès qu'ils seraient privé des beautés de la langue grecque. Les livres d'Ephrem n'ont point ce désavantage. On les a traduits en grec durant sa vie, et on les traduit encore aujourd'hui, sans que dans une langue étrangère ils perdent beaucoup de leur grâce naturelle. Basile qui a depuis été évêque de Césarée métropole de Cappadoce, a admiré la profondeur de sa doctrine; et le jugement si avantageux de ce Basile qui était le plus bel esprit, et le plus éloquent de son siècle, relève sans doute Ephrem au dessus de tout ce qu'on pourrait écrire en sa faveur.

On dit qu'il a écrit environ cent mille vers, et qu'il a eu plusieurs disciples et fort attachés à sa doctrine. ... On assure qu'ayant été fort bien instruit dans les sciences des Grecs, il entreprit le premier de faire des vers en sa langue, et qu'il les donna à chanter. ... Cet ouvrage suffit pour juger de la grandeur de son esprit. Pour ce qui est de sa vie, il s'était mis en grande réputation par la pureté de ses mœurs, et par la rigueur de la discipline qu'il s'imposait à soi-même. Il avait un amour singulier pour le recueillement. Il était si sérieux, et si grave, et évitait avec un soin si exact, non seulement le moindre sujet de chute, mais même la plus légère occasion de médisance ou de soupçon, qu'il ne regardait jamais de femme. On dit qu'une débauchée, soit qu'elle eût dessein de le tenter, ou qu'elle eût reçu de l'argent pour faire ce qu'elle faisait, se présenta un jour à lui dans la rue, et le regarda fixement. Ephrem la reprit de son impudence, et lui commanda de baisser la vue, et de regarder la terre.

«Pourquoi regarderai-je la terre, lui répondit cette femme, puisque je suis née, non d'elle, mais de vous ! Il est plus juste que vous regardiez la terre d'où vous êtes sorti, et que je vous regarde, puisque je suis sortie de vous.»

Ephrem étonné de la repartie de cette femme fit un livre qui contient toute cette histoire, et qui passé au jugement des savants pour un des plus beaux de ses ouvrages.

On dit encore de lui que bien qu'il fût naturellement très sujet à la colère, on ne l'en vit jamais transporté depuis qu'il eut fait profession de la vie monastique. Dans le temps qu'il jeûnait durant plusieurs jours selon sa coutume, l'heure où il devait rompre son jeûne étant arrivée celui qui le servait laissa tomber en sa présence le plat sur lequel il lui apportait à manger. Ephrem ayant reconnu qu'il était rempli de honte, et de crainte, lui dit :

«Ne vous mettez point en peine; je m'approcherai du plat, puisque le plat n'a pu venir jusqu'à moi,» et à l'heure-même il se baissa et mangea ce qui était tombé auprès des morceaux du plat. Ce que je vais dire fera connaître à tout le monde combien il était au dessus de l'ambition, et de la vanité. Ayant été élu évêque d'une ville, on lui apporta le décret de l'élection, et on voulut l'emmener pour le faire ordonner. Dès qu'il eut avis de ce dessein, il courut au marché, y parut d'un air extravagant, y mangea devant tout le monde, et fit semblant d'avoir l'esprit troublé. Ceux qui l'étaient venu chercher l'ayant vu en cet état, cessèrent de le désirer pour évêque, et s'en retournèrent. Il se retira de son côté, et demeura caché jusques à ce qu'un autre eût été ordonné en sa place.

Je ne dirai rien davantage d'Ephrem, bien que ceux de son pays en racontent beaucoup d'autres choses. Ce qu'il fit on peu avant sa mort, est trop remarquable pour être passé sous silence. La ville d'Edesse étant affligée de la famine, il sortit de sa cellule pour reprocher aux riches la dureté avec laquelle ils laissaient mourir les pauvres, au lieu de les assister du superflu de leurs biens, qu'ils gardaient avec tant de soin pour leur propre condamnation; et pour la perte de leur âme, qui vaut mieux que tous les trésors de la terre. Les riches persuadés par ses

discours, lui répondirent qu'ils n'étaient pas fort attachés à leurs biens, mais qu'ils ne savaient à qui en confier la distribution, parce qu'ils ne connaissaient personne qui ne fût fort intéressé, et capable de faire un mauvais usage de ce qu'ils lui mettraient entre les mains. Alors Ephrem leur demanda qu'elle opinion ils avaient de lui, et quand ils lui eurent réparti qu'ils le tenaient fort homme de bien, il s'offrit de se charger du soin de faire leurs aumônes. Ayant reçu leur argent, il fit dresser environ trois cents lits dans les galeries publiques, où il fit traiter tant ceux de sa ville que la disette avait rendus malades, que les étrangers. Dès que la famine fut apaisée, il retourna à sa cellule, et s'y appliqua à ses exercices ordinaires. Il mourut peu de temps après. Il ne fut relevé dans l'Eglise qu'à l'ordre de diacre, bien que l'éminence de sa vertu ne lui eût pas acquis une moindre réputation qu'à ceux qui jouissent de l'honneur du sacerdoce. Voilà un léger crayon de ses excellentes qualités.

Dans : L'Histoire de l'Église, écrit par Sosomène (livre 3; chap. 16)

LETTRES D'INNOCENT PAPE DE ROME

Innocent, évêque de Rome, ayant appris la violence de la persécution que Jean Chrysostome évêque de Constantinople avait soufferte, en fut touché très sensiblement, condamna la procédure qui avait été faite contre lui, et se résolu de faire assembler un concile œcuménique, pour examiner son affaire. Il lui écrivit cependant et à son clergé.

«Innocent à Jean son très cher frère.

Bien qu'une personne qui est assurée de son innocence doive se promettre toute sorte de biens, et espérer en la miséricorde de Dieu, je ne laisse pas de vous écrire par la voie de Syriaque diacre, pour vous exhorter à la patience, de peur que la calomnie n'ait plus de force pour abattre votre courage, que le témoignage de votre constance n'en a pour le relever. Il n'est pas nécessaire de vous remontrer à vous qui êtes le père, et le pasteur d'un si grand peuple, que Dieu éprouve continuellement par les afflictions, la patience des gens de bien, et que le témoignage avantageux que leur rend leur conscience, leur sert comme d'un bouclier pour repousser tout ce qui peut arriver de plus fâcheux dans la vie. Quiconque ne souffre pas les disgrâces avec patience, donne sujet de douter de la vertu, et de croire ou qu'il ne met pas en Dieu son espérance, ou qu'il ne souffre rien qu'il n'ait mérité de souffrir, et que sa conscience lui reproche qu'il est coupable. Un homme de bien peut être éprouvé par l'affliction, mais il ne peut être abattu, parce que la puissance de la parole de Dieu le soutient. Cette parole divine que nous expliquons au peuple, est remplie d'exemples qui font voir que presque tous les saints ont été éprouvés en différentes manières, et qu'ils n'ont acquis les couronnes qu'ils possèdent que par le mérite de la patience qu'ils ont exercée au milieu des plus rudes et des plus cruelles épreuves. Que votre charité se console donc, mon très cher frère, par le témoignage qu'elle tire de soi-même, et par l'assurance qu'elle a de sa vertu. Quand votre âme aura été purifiée de plus en plus par les afflictions, – qui sont comme des tempêtes qui l'agitent, – elle entrera dans un port tranquille en présence du Sauveur notre commun Maître.»

«Innocent évêque aux prêtres, et aux diacres, au clergé, et au peuple de l'Église de Constantinople, qui est sous la conduite de Jean, ses très chers frères, salut !

La lettre que Germain prêtre, et Cassien diacre, m'ont rendue de votre part, m'a fait connaître votre affliction, et vos peines, et l'épreuve que la foi a souffert parmi vous. C'est un mal auquel il n'y a point d'autre remède que la patience. Dieu mettra bientôt fin à vos maux, et il vous sera avantageux de les avoir souffertes. J'ai lu avec plaisir dès le commencement de votre lettre plusieurs passages qui servent à la nécessité de la patience dans les afflictions. Vous avez prévenu par cette lettre, la consolation que je devais vous apporter par la mienne. Notre Seigneur a accoutumé de donner à ses serviteurs la force de se consoler eux-mêmes dans les disgrâces, par la pensée qu'il ne leur arrive rien de fâcheux et d'incommode, qui ne soit arrivé auparavant aux saints. Je tire même de vos paroles la consolation qui m'a été rendue nécessaire par la part que la charité m'a obligé de prendre à votre douleur. Car qui pourrait souffrir les désordres qui ont été commis, par ceux-là mêmes, qui étaient les plus obligés d'aimer la paix, et d'entretenir la concorde ? ...

LA PRIÈRE D'ANNE

Dans l'Ancien Testament est relatée l'histoire d'Anne la stérile (I Sam 1,1-2,10). Je voudrais m'y attarder un peu, car l'Écriture sainte nous sert comme guide sur notre chemin et éclaire les événements de notre vie.

Quels sont les acteurs de ce récit ? C'est Anne la stérile, sa rivale Peninna, qui la méprisait, le mari Elkana, qui aimait Anne par dessus tout, le prêtre Eli, qui jugeait selon l'apparence, et enfin Dieu qui seul voit le fond du cœur de chacun.

Anne dans son amertume, – de ne pas avoir d'enfant et d'être méprisée, – monta au Temple afin de prier le Seigneur, son seul espoir. Elle fit un vœu : «Eternel des armées ! si tu daignes regarder l'affliction de ta servante, si tu te souviens de moi et n'oublies point ta servante, et si tu donnes à ta servante un enfant mâle, je le consacrerai ...» Eli, le prêtre l'observait. Ne la voyant pas prier à haute voix, – comme c'était la coutume autrefois, – et ses lèvres qui remuaient silencieusement, il la jugea ivre, s'en tenant à l'apparence. Dieu, qui regarde le fond de chacun, entendit pourtant le cri muet d'Anne.

Anne s'excusant et expliquant à Eli sa souffrance, fut finalement consolée par Eli, qui corrigea son jugement et lui dit : «Va en paix, et que le Dieu d'Israël exauce la prière que tu lui as adressée !» Consolée, Anne s'en alla et enfanta dans le cours de l'année son fils Samuel.

Ayant sevré son fils, elle monta de nouveau au Temple pour prier. Cette fois-ci, pourtant non plus avec amertume mais dans la joie : «Mon cœur se réjouit en le Seigneur, ma force a été relevée par le Seigneur. Ma bouche s'est ouverte contre mes ennemis,... Ne parlez plus avec tant de hauteur; que l'arrogance ne sorte plus de votre bouche;... L'arc des puissants est brisé, et les faibles ont la force pour ceinture.»

Quelles leçons tirer de ce récit ? Des enfants de Peninna, que la nature avait dotée de fécondité, on ne connaît même pas les noms, tandis que Samuel, l'enfant d'Anne, devint un grand prophète. Plus loin, l'histoire nous parle des fils d'Eli, qui étaient pervers, car mal éduqués à cause de la lâcheté de leur père. Dieu fit périr et le père et les fils en signe d'avertissement !

C'est ce même Samuel que Saul rencontra quand celui-ci cherchait les ânesses égarées de son père. «C'est ici la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence...» (Apo 13,18)

En scrutant plus profondément l'histoire d'Anne on trouvera certainement d'autres enseignements, mais comme dit le grand Chrysostome : «Ce n'est point à moi de tout vous apprendre, mais à vous de travailler et de chercher, pour ne pas devenir trop paresseux.» (Explication de l'épître aux Romains I) ou ailleurs : «Pourquoi poser des questions, sans en donner la solution ? – Pour vous accoutumer à ne pas avoir toujours une nourriture trop facile à prendre, et à chercher vous-mêmes, dans vos propres pensées, la clef des questions qu'on agite.» (Homélie 1 sur les noms)



archimandrite Cassien

LE TOMBEAU DE SAINTE EUPHÉMIE

Les évêques s'assemblèrent à Chalcédoine ville de Bithynie, (pour le concile) dans l'église de sainte Euphémie martyre. Cette église est bâtie sur une petite hauteur à deux stades, ou environ du Bosphore. La pente de cette hauteur est si douce qu'on y monte sans aucune peine, et quand on y est monté, on découvre au dessus une campagne fort agréable, et chargée de riches moissons, des montagnes couvertes de forêts, le diverses mers dont les unes étant exemptes de vents et de tempêtes semblent se jouer avec leur rivage, et les autres étant émues et agitées, jettent tantôt des herbes, des coquilles et des poissons sur leurs bords, et tantôt les reprennent. L'église est située vis-à-vis de Constantinople, si bien que l'aspect de cette grande ville; est un nouvel ornement qui relève la beauté de cette église. Elle consiste en trois édifices, dont le premier est découvert et embelli de colonnes de tous ses côtés. Le second de même longueur, de même largeur, a des colonnes presque semblables, et n'a point d'autre différence, sinon qu'il est couvert. Au côté septentrional de ce second bâtiment est le



troisième exposé au soleil levant, soutenu de belles colonnes, et voûté en rond. Sous la même voûte, est une étage élevé, d'où on peut faire ses prières, et assister aux mystères. Du côté de l'orient est le tombeau de la sainte, où son corps est dans une chasse d'argent.

Les miracles, que Dieu fait quelque fois en ce lieu-là par les mérites de la sainte, sont connus de tous les chrétiens. Car elle paraît souvent en songe, soit aux évêques, soit à des personnes d'une singulière piété, et les avertit de venir recueillir la précieuse liqueur qu'elle veut répandre. Quand l'empereur, le patriarche, et tous les habitants en ont été avertis, ils se rendent en foule à cette église, pour

participer aux saints mystères. Ensuite l'évêque de Constantinople entre avec ses prêtres, en présence de tout le peuple, dans le lieu où ce saint corps est déposé. Au côté gauche de la chasse il y a une petite ouverture, par où on fourre une baguette de fer, au bout de laquelle est une éponge, et après l'avoir tournée plusieurs fois, on la retire pleine de sang, que le peuple ne voit point, qu'il n'en rende à Dieu de grandes louanges. On tire quelquefois de ce sang en telle abondance, qu'il y en a pour les empereurs, pour les prêtres, et pour le peuple, et qu'on en envoie encore par tout le monde, aux fidèles qui en demandent. Ce sang ne change jamais de couleur, et demeure toujours vif, sans se déteindre. Le miracle n'arrive pas à certains temps. Il n'arrive que lorsque l'Eglise est gouvernée par un évêque qui l'obtient de Dieu par la pureté de ses mœurs. On dit qu'il devient ordinaire, quand l'évêque est d'une vertu éminente, et qu'il est rare quand l'évêque a d'autres qualités.

Je parlerai maintenant d'un autre miracle, qui n'est interrompu par aucun temps, qui ne discontinue jamais, et qui est accordé indifféremment aux fidèles et aux infidèles. Quand on approche de la chasse où ces précieuses reliques sont enfermées, on sent une odeur qui surpasse tout ce que les autres odeurs ont de plus agréable et de plus charmant. La nature n'a jamais produit de fleurs, ni l'art composé de baume, dont l'odeur soit pareille. Elle est aussi particulière que la puissance d'où elle procède.

Dans : Histoire de l'Église écrite par Evagre (livre 2 chap.3)

REBÂTISSEMENT DU TEMPLE

La haine que l'empereur (Julien) portait aux chrétiens ne l'empêchait pas d'avoir de l'affection pour les juifs. Il écrivit aux princes des prêtres, aux premiers de la nation, et au peuple même qu'ils prissent Dieu pour sa prospérité, et pour celle de l'empire. Ce qu'il ne faisait pas à mon sens par persuasions, ni par aucune estime de leur religion. Car ils savaient qu'elle est comme la mère de la chrétienne, et qu'elles sont toutes deux fondées sur l'autorité des patriarches, et des prophètes; mais par le désir de fâcher les chrétiens en favorisant les juifs, qui sont leurs plus irréconciliables ennemis. Il espérait peut-être aussi les attirer à l'idolâtrie, comme des personnes qui ne savaient que la lettre de l'Écriture, et qui n'en avaient jamais pénétré le sens, comme ont fait les chrétiens, et quelques-uns de plus spirituels d'être les juifs. L'évènement a fait reconnaître que c'était là son véritable dessein. Car ayant envoyé quérir les princes de cette nation, il les exhorta à observer les lois de Moïse, et les coutumes de leurs ancêtres. Quand ils lui eurent répondu qu'il ne leur était pas permis d'offrir à Dieu des sacrifices en un autre lieu qu'au temple de Jérusalem, qui avait été détruit. Il leur commanda de la rebâtir, et leur donna de l'argent pour cet effet. Les juifs entreprirent l'ouvrage sans se souvenir qu'ils ne le pourraient achever, comme il est marqué dans les livres des saints prophètes. Ils cherchèrent les plus habiles ouvriers, ils amassèrent des matériaux, ils enlevèrent les démolitions superflues, et les immondices, et s'appliquèrent avec une ardeur si extraordinaire à ce travail, que les femmes portèrent de la terre et des pierres, et vendirent leurs pierreries pour contribuer à la dépense. L'empereur, les païens et les juifs renonçaient à toute autre occupation pour avancer cette entreprise. Bien que les païens n'aimassent pas les juifs, ils ne laissaient pas de les aider, dans l'espérance de venir à bout de l'ouvrage, et de convaincre de fausseté les prophètes qui avaient été faites par le Sauveur. Outre que les juifs étaient animés par la même espérance, ils étaient bien aises de se servir de cette occupation de relever le temple. Lorsqu'ils eurent ôté tous les restes des anciennes ruines, le jour même qu'ils devaient poser les fondements, il arriva un tremblement de terre, qui jeta les pierres en l'air, et blessa plusieurs, tant de ceux qui travaillaient, que de ceux que la seule curiosité avait attirés. Les maisons qui sont proche du lieu où était autrefois le temple, et les galeries publiques furent renversés, et les uns furent écrasés, et les autres estropiés sous les ruines. Quand le tremblement eut cessé, les ouvriers reprirent leur travail, tant parce qu'il leur était fort agréable, que parce que les ordres de l'empereur le leur rendaient nécessaire.

Les hommes cherchent souvent ce qui leur est le plus nuisible, pour concentrer leur passion, et croient faussement qu'il n'y a que ce qui le flatte qui leur soit utile. Quand ils sont une fois prévenus de cette erreur, ils ne sont plus capables de reconnaître ce qui leur est avantageux, ni profiter des malheurs qui leur arrivent. Je ne doute point que les juifs ne fussent alors en cet état. Car au lieu que ce tremblement si inopinément survenu était une marque visible que Dieu n'avait pas agréable le rétablissement de leur temple, ils ne laissèrent pas de l'entreprendre une seconde fois. Mais on dit d'un commun consentement sans que personne le révoque en doute, qu'à peine avaient-ils recommencé leur travail, qu'il sorti du fond de la terre un feu qui en consuma plusieurs. Il n'y a que cette différence, dans la manière dont on rapporte ce fait, qu'au lieu que les uns disent que le feu qui les dévora, sortit des entrailles de la terre; les autres assurent qu'il sortit du temple même, lorsqu'ils y voulurent entrer. Mais de quelque façon que la chose soit arrivée elle n'en est pas moins merveilleuse.

Ce prodige fut suivi d'un autre plus manifeste, et plus surprenant : Qui est qu'il parut tout d'un coup des croix sur leurs habits; ce qui fut cause que quelques-uns avouèrent à l'heure même que Jésus Christ est Dieu, et qu'il n'avait pas le rétablissement du temple agréable et que d'autres s'étant présentés quelque temps depuis à l'Église, et ayant reçu le baptême, ils tâchèrent d'effacer leur faute par leurs prières, et par leurs larmes. Que si quelqu'un fait difficulté d'ajouter foi à ce que je dis, qu'il s'informe des personnes qui l'ont appris de ceux qui en avaient été témoins, et qu'il le demande même aux juifs et aux païens, dont les pères commencèrent cet ouvrage sans le pouvoir achever, ou plutôt ne le purent commencer.

Dans : L'Histoire de l'Église, écrit par Sosomène (livre 5; chap. 22)

LA RUSSIE AUTREFOIS

Nous échangeâmes (le pèlerin et voyageur) beaucoup de questions et il me raconta à peu près ce qui suit :

– Jusqu'à soixante-cinq ans, j'ai servi dans la flotte comme capitaine de vaisseau. En vieillissant, j'ai attrapé la goutte et j'ai pris ma retraite en Crimée, sur le bien de ma femme; j'étais presque toujours malade. Ma femme aimait beaucoup les réceptions, elle adorait jouer aux cartes. Elle finit par en avoir assez de vivre toujours avec un malade et elle s'en alla à Kazan chez notre fille qui a épousé un fonctionnaire; elle emmena tout avec elle, même les serfs domestiques, et me laissa comme serviteur un gamin de huit ans, mon filleul.

Je restai ainsi tout seul pendant trois ans. Mon gamin était très débrouillard, il faisait la chambre, allumait le feu, cuisait ma bouillie de gruau et chauffait mon samovar. Mais, en même temps, il était très brusque, un vrai polisson. Il courait, il criait, il jouait, il cognait partout et me dérangeait beaucoup; par maladie et par ennui, j'aimais beaucoup lire des auteurs spirituels. J'avais un livre excellent de Grégoire Palamas sur la prière de Jésus. Je le lisais presque sans arrêt, et je récitais un peu la prière. Le tapage du petit m'était très désagréable et aucune mesure, aucune punition ne pouvait l'empêcher de faire des bêtises. Je finis par inventer un moyen : je le forçai à s'asseoir dans la chambre sur un petit banc et à répéter sans cesse la prière de Jésus. Au début, cela lui déplut au plus haut point et, pour y échapper, il se taisait.

Mais, pour le forcer à exécuter mon ordre, je pris des verges avec moi. Quand il disait la prière, je lisais tranquillement ou j'écoutais ce qu'il disait; mais, dès qu'il se taisait, je lui montrais les verges et, pris de peur, il se remettait à la prière; cela me faisait grand bien car le calme commençait enfin à s'établir dans ma maison. Au bout de quelque temps, je m'aperçus que les verges n'étaient plus nécessaires; il exécutait mon ordre avec plus de plaisir et de zèle; plus tard, son caractère changea complètement; il devint doux et silencieux et s'acquitta beaucoup mieux des travaux domestiques. J'en conçus de la joie et lui donnai plus de liberté. Et le résultat ? Eh bien, il s'habitua si bien à la prière qu'il la répétait sans arrêt et sans aucune contrainte de ma part. Quand je lui en parlai, il me répondit qu'il avait une envie insurmontable de réciter la prière.

– Et qu'est-ce que tu ressens ?

– Rien de spécial, mais je me sens bien pendant que je répète la prière.

– Mais comment, bien ?

– Je ne sais comment l'expliquer.

– Te sens-tu gai ?

– Oui, je me sens gai.

Il avait douze ans quand la guerre éclata en Crimée. Je partis pour Kazan et l'emmenai avec moi chez ma fille. Là-bas, nous l'installâmes dans la cuisine avec les autres domestiques et il en était très malheureux parce qu'ils passaient leur temps à s'amuser et à jouer entre eux et aussi à se moquer de lui, en l'empêchant de s'occuper à la prière. Au bout de trois mois, il vint me trouver et me dit :

– Je m'en vais à la maison; je ne peux pas supporter la vie ici avec tout ce bruit. Je lui dis

:

– Comment veux-tu aller si loin tout seul et en plein hiver ? Attends que je reparte, et je t'emmènerai avec moi.

Le lendemain, mon gamin avait disparu. On l'envoya chercher partout, mais impossible de le trouver. Enfin, un beau jour, je reçus une lettre de Crimée; les gardiens de la maison là-bas m'annonçaient que, le 4 avril, le lendemain de Pâques, on avait trouvé le gamin mort dans la maison déserte. Il était étendu sur le sol dans ma chambre, les mains croisées sur la poitrine, sa casquette sous la tête et dans cette petite veste de rien du tout qu'il avait toujours et avec laquelle il s'était enfui.

On l'enterra ainsi dans mon jardin. En recevant cette nouvelle, je m'étonnai de la rapidité avec laquelle il était parvenu jusque là-bas. Il était parti le 26 février et c'est le 4 avril qu'on l'a retrouvé. Trois mille verstes en un mois, c'est à peine si on y arriverait à cheval. Cela fait cent verstes par jour. Et, de plus, en vêtements légers, sans passeport et sans un sou. Admettons qu'il ait trouvé une voiture pour faire la route, mais ce ne peut être sans l'intervention divine. Ainsi, mon petit domestique a goûté le fruit de la prière, dit le monsieur en finissant, et moi à la fin de ma vie, je ne suis pas encore parvenu aussi haut que lui.

Dans : Récit d'un Pèlerin russe



Il y avait jadis aux environs de 1900, au Mont Athos un père spirituel fameux, appelé abba Yannis. Il était l'ancien de la cellule «Axion estin» («Il est vraiment digne»), où, suivant la tradition l'archange Gabriel, sous forme de moine, a chanté l'hymne de la Vierge «Il est vraiment digne...»

Donc, l'ancien Yannis a raconté qu'une fois un jeune homme qui travaillait au scète de saint André, qu'on appelle «Sérai», est allé se confesser à lui et il a dit au père entre autres, ceci : Quand il était enfant en bas âge, il est mort. Sa mère a couru immédiatement à l'église pour prier. Cela s'est passé aux alentours de Serres.

Les voisines ont accouru tout de suite et ont pris soin de l'enfant. Ils l'ont changé et l'ont préparé pour l'inhumation.

La mère, pendant cet espace de deux, trois ou cinq heures se trouvait dans l'église du village et priait avec ferveur la toute sainte Enfantrice de Dieu. Puis elle est rentrée chez elle, et a mis tous à la porte.

Ils ont été étonnés ... elle était veuve avec son fils unique et ils ont pensé que peut-être quelque chose de grave lui est arrivé.

Quand tous sont sortis, elle s'est changée les vêtements et toute prête elle s'est allongée à côté de son enfant mort en lui disant :

«Lève-toi mon enfant, tu es jeune. C'est moi qui vais te remplacer. C'est une consigne de la toute Sainte. Quand tu auras grandi, tu iras la servir à son jardin, le Mont Athos.»

L'enfant est ressuscité et la mère est morte. Quand il a eu presque vingt ans, il est allé au Mont Athos où il fut travailleur. Cependant, quand il s'est confessé au père Yannis et lui a dit ce qui se passa dans sa vie, ce que son âme a vu et a écouté pendant que son corps restait mort et que les femmes du village s'en souciaient. L'ancien lui a recommandé une confrérie lointaine, à Katounakia, où il est devenu moine et il est mort quelques années plus tard.

Après sa dormition le père Yannis racontait cet événement de la résurrection mais pas ce que l'enfant avait vu.

Histoire de saints Cyrille et Méthode

Quand les Slaves [de Moravie] furent baptisés ainsi que leur prince, Rostislav, Sviatopolk et Kotsel s'adressèrent à l'empereur Michel en disant : «Notre pays est baptisé et nous n'avons pas de maître pour nous prêcher, nous instruire et nous expliquer les livres saints. Nous ne comprenons ni la langue grecque, ni la langue latine : les uns nous instruisent d'une façon et les autres de l'autre; aussi ne comprenons-nous pas le sens des livres sacrés et leur énergie. Envoyez-nous donc des maîtres qui soient capables de nous expliquer la lettre des livres sacrés et leur esprit.» Ayant entendu cela l'empereur Michel rassembla tous ses philosophes et leur répéta tout ce que disaient les princes slaves; et les philosophes dirent : «Il y a à Thessalonique un homme appelé Léon : il a des fils qui savent bien la langue slave, deux fils versés dans les sciences, et philosophes.» Entendant cela l'empereur envoya à Thessalonique chez Léon, lui disant : «Envoie-moi vite tes fils Méthode et Constantin.» Léon entendant cela les lui envoya vite, et ils vinrent auprès de l'empereur qui leur dit : «Voici que les Slaves m'ont demandé un maître pour leur expliquer les livres saints; tel est leur désir.» Il les décida à partir et il les envoya dans le pays des Slaves à Rostislav, à Sviatopolk et à Kotsel : et dès leur arrivée ils établirent les lettres de l'alphabet slave, et ils traduisirent les actes des apôtres et l'évangile. Les Slaves se réjouirent d'entendre les grandeurs de Dieu en leur langue; puis ils traduisirent le psautier, l'octoèue et d'autres livres. Or quelques-uns se mirent à blâmer les livres slaves, disant : «Aucun peuple n'a le droit d'avoir son alphabet si ce n'est les Hébreux, les Grecs et les Latins, comme le prouve ce que Pilate écrivit sur la croix du Sauveur.» Le pape de Rome entendant cela, blâma ceux qui murmuraient contre les livres slaves, disant : «Que les paroles de l'Écriture sainte s'accomplissent; que toutes les langues louent Dieu.» Et encore : «Tous se mirent à proclamer en des langues diverses les grandeurs de Dieu, comme l'Esprit saint les inspirait.» Et si quelqu'un blâme l'écriture slave, qu'il soit retranché de l'Eglise jusqu'à ce qu'il se soit corrigé; car de tels hommes sont des loups et non des brebis : vous les connaîtrez à leurs fruits, déliez-vous d'eux. Pour vous, enfants de Dieu, écoutez ses enseignements, et ne vous éloignez pas des enseignements de l'Église, tels que vous les a expliqués Méthode votre maître.»

Constantin revint donc, et alla instruire la nation bulgare et Méthode resta en Moravie. Ensuite le prince Kotsel établit Méthode évêque en Pannonie, dans le siège de saint Andronic, apôtre, l'un des soixante-dix disciples de l'apôtre saint Paul. Méthode établit deux prêtres très habiles sténographes, et ils traduisirent tous les livres saints, du grec en slave, dans l'espace de six mois, de mars au 20 octobre. Ayant terminé, il rendit grâce et gloire à Dieu qui avait ainsi béni l'évêque Méthode, successeur d'Andronic; car l'apôtre Andronic est l'instituteur de la nation slave, et il est venu en Moravie. De même l'apôtre Paul a enseigné là; car là est l'Illyrie où est venu l'apôtre saint Paul; et là se trouvaient les Slaves avant que saint Paul y vînt. C'est pourquoi saint Paul est l'instituteur du peuple slave auquel nous appartenons aussi, nous Russes; donc saint Paul est aussi notre maître à nous Russes, parce qu'il a instruit le peuple slave et a laissé comme évêque son successeur saint Andronic au peuple slave. Or la nation slave et la nation

russe est une; car c'est des Varègues que le peuple s'est appelé russe, et il était auparavant slave : et quoique les Polianes eussent un nom particulier, ils parlaient aussi le slave; or ils s'appelaient Polianes parce qu'ils demeuraient dans les champs (polie), et ils parlaient la même langue que les Slaves.

Dans : La chronique de Nestor (chap. 20)



SAINT CYRILLE ET SAINT MÉTHODE
REÇUS PAR LE PAPE